

Le grand témoin

Marathonien et ultra-trailleur, Olivier Bessy est socio-logue du sport et du tourisme. Chercheur et expert dans le domaine de la course à pied, il analyse le phénomène depuis des années. Après *Courir sans entrave*, il publie *Courir sans limites, La révolution de l'ultra-trail (1990 - 2025)*.



L e trail connaît un succès fou. Comment en est-on arrivé là ?

«On est sur un phénomène sociétal avec un engouement inégalé. C'est tout un processus d'évolution qu'il importe d'analyser pour comprendre la situation actuelle. La première révolution se situe entre les années 70 et 90, avec l'apparition du jogging, les courses hors-standes, les marathons populaires, les premières courses de montagne qui sont les ancêtres des trails... On a aussi les premiers ultras sur bitume qui se développent avec les 100 km de Millau, les courses aventure avec le Marathon des Sables... Au début des années 2010, le trail décolle et depuis le Covid, ça explose : le nombre de trails dépasse le nombre de courses sur route. À partir des années 90, on entre dans une nouvelle société qui est l'hyper-modernité. Avec elle vient le culte de la performance, l'illimitisme. À courir sans entrave vient s'ajouter courir sans limites.»

Ce terme d'illimitisme, que revêt-il ?

«Le trail connaît un tel succès aujourd'hui parce qu'il correspond au culte sans fin de la performance mais aussi à une recherche d'intensité qu'on veut mettre dans sa vie en participant à des épreuves toujours plus longues, difficiles, extrêmes. J'appelle ça l'illimitisme car on est en permanence dans la surenchère, en phase avec les valeurs dominantes de notre société. On va en milieu naturel : la nature est magnifique mais il faut que je la domine. Il y a aussi une dimension ludique. Puis il y a la mise en spectacle de soi qu'on retrouve à travers les vêtements, l'esthétique, les médias, les réseaux mais aussi à travers la façon dont les événements se sont théâtralisés.»



«Ils encaissent et après, tiennent des discours de greenwashing pour se donner bonne conscience»

Qu'est-ce qui fait courir les traileurs ?

«C'est la double quête de l'extrême et de l'ailleurs. Ils veulent se sentir exister dans une société qui est en perte de repères. Et là, on va explorer ses limites physiques pour donner du sens à son existence. Un ultra-trail, c'est le nec plus ultra à faire ! Ce ne sont même pas 5 % des coureurs qui participent et ces ultras ce ne sont même pas 5 % des trails, mais ce sont les plus médiatisés comme l'UTMB, la Maxi Race, car les profits symboliques sont incommensurables. On a l'impression d'être un héros.»

C'est pour cela que le nombre d'engagés sur les trails augmente ?

«Oui. L'an dernier et encore cette année, il y a de plus en plus de gens qui s'inscrivent à des épreuves parce qu'elles participent d'une forme de réenchantment de son existence et de valorisation de soi. Ce qui est intéressant, c'est qu'avant, il n'y avait que les gros trails qui faisaient le plein. Cette année, même les petits trails affichent

complet longtemps à l'avance.»

«L'ultra-trail en dit long sur notre société»

Les ultra-trailleurs sont-ils les nouvelles stars ?

«Bien évidemment. Aujourd'hui, le trail a ses figures emblématiques. Savoir qu'on prend le départ à côté de Kilian Jornet, de François D'Haene ou Jim Walmsley, c'est enthousiasmant. Je prends le départ de l'UTMB, je suis avec les meilleurs et pourtant, je suis un inconnu. Je vais participer au même événement médiatisé. Quand le lundi matin, j'arrive au boulot, je dis : "J'ai fait l'UTMB", ça claque. L'hypothèse qu'on peut formuler, c'est que l'ultra-trail en dit long sur notre société, sur ses normes, ses angoisses, ses fantasmes. Finalement, ces coureurs deviennent des héros de notre société.»

N'est-ce pas paradoxal de voir ces athlètes dénoncer les dérives des épreuves auxquelles ils participent ?

«Nous sommes dans une société de paradoxes. Tous les ath-

lètes de haut niveau assument des incohérences et Kilian Jornet le premier en tenant des discours sur l'environnement, puis en continuant à prendre l'avion. Il y a quelques voix qui commencent à s'élever mais cela reste très timide parce que tous les sportifs de haut niveau sont prisonniers du système sportivo-économique-médiatique avec des partenaires à satisfaire... Même quand Kilian appelle à boycotter l'UTMB en 2024, le soufflé retombe vite. Son argumentation est juste mais il n'a pas été suivi par la grande majorité des acteurs concernés qui ont trop à perdre. Il n'en demeure pas moins qu'un certain nombre de coureurs véhiculent de nouvelles valeurs qui obligent les organisateurs à proposer des épreuves plus éco-responsables. Nous sommes dans une forme de co-habitation avec les valeurs capitalistes classiques de la performance et du système mondial. La course à pied ne fait que refléter notre société.»

Le trail est-il sur une ligne

de crête dangereuse ?

«Certains trails ont réussi à maintenir leurs valeurs d'origine. Tout le monde n'arrive pas à faire ça, surtout quand l'événement est géré par une entreprise dont l'objectif est de réaliser des profits. À la SaintéLyon, Extra Sports ne se pose pas de questions. Amaury Sport pour le marathon de Paris non plus. Idem pour l'UTMB sous la pression du groupe Ironman. Ils encaissent et après, tiennent des discours de greenwashing pour se donner bonne conscience. Il faut trouver le juste équilibre entre l'argent, l'environnement et le social... Si vous voulez que votre événement ne soit pas nocif pour une planète en dérèse, il faut agir différemment.»

L'UTMB est-il le symbole de tous ces paradoxes ?

«Certes l'UTMB contient ses inscriptions à 10 000 coureurs depuis dix ans. Mais comme sa notoriété ne cesse d'augmenter, il y a de plus en plus de spectateurs, d'accompagnants, d'équipementiers et de médias présents. On estime à 100 000 le nombre de personnes présentes durant la semaine de l'UTMB dans le périmètre de l'Espace Mont-Blanc.»

De plus, le nombre de coureurs étrangers augmente chaque année : plus de 60 % en 2024 et plus de la moitié vient hors d'Europe et accompagnée. À Chamonix, le problème est global et politique. On ne peut pas le résoudre uniquement en prenant à partie l'organisateur. C'est tout l'écosystème d'acteurs qu'il faut convoquer pour entrer dans une nouvelle démarche vraiment éco-responsable.»

Comment limiter les impacts ?

«Les plus gros impacts, ce sont les déplacements. Pour un événement comme l'UTMB, cela monte à 85-90 %. Aujourd'hui, les directeurs de courses sont de plus en plus sensibles au sujet. Ils sont en tension permanente entre cette prise de conscience et la survie économique de leur événement, la pression des acteurs locaux qui veulent que l'événement remplisse les hébergements. Les trails et ultra-trails font aussi connaître les territoires. Donc il y a tout ce poids de l'économie touristique qui pèse derrière. Une course, c'est un organisateur dans un écosystème. Il faut faire travailler les acteurs ensemble : les gens du parc naturel régional, les acteurs économiques, politiques, sociaux... Les mettre autour de la table et avancer ensemble. Et là, on change vraiment de paradigme.»

● Recueilli par Estelle Zanardi